

M. Quinet.—Nous n'avons pas de supérieurs. Quelle loi, quelle société, quelle église, quelle religion, je ne dis pas quel homme, mais quelle institution, qui ne se donne aujourd'hui pour une ombre et qu'on ne traite en ombre. (Revue, t. 1, 3^e série, 367, etc.)

L'Ecolier.—Que dites-vous du droit de propriété ?

M. Ferrari.—Je n'en voudrais pas. Platon réclamait le règne des capacités, communauté des biens et la communauté des femmes, et construisait l'édifice de la république sur ces trois larges bases. Aristote, au contraire, vrai représentant du calcul égoïste et mesquin, voulait la combinaison et la confusion des intérêts, la propriété immobilière et la famille. (Extrait de Vico, 50 Univers. n. 6, 813.)

L'Ecolier.—Et voilà pourquoi le saint-simonisme, pour n'être pas mesquin et égoïste, répudiait les principes d'Aristote, ne voulant réaliser que ceux de Platon : les appointements de chaque nombre de la société seront en raison directe de son esprit ; tout sera en commun, bon gré mal gré, même les femmes, etc., etc.

M. Matur.—C'est un grand principe que la communauté des femmes. (Gnost. 231.)

L'Ecolier.—Assurément, quoi qu'en disent la théologie, la médecine, l'expérience et le bon sens. Donnez-moi un principe général pour me diriger dans les rapports avec mes semblables ?

M. Charma.—Je n'en connais pas d'autres que l'égoïsme. Au lieu de l'égoïsme qui s'avoue, nous n'avons pour nous conduire aujourd'hui, que la sympathie ou l'égoïsme qui se déguise. (Essai sur les Bases et les Développ. de la moralité, vers la fin.)

POLITIQUE.

L'Ecolier.—Quels sont les devoirs que nous avons à remplir envers le roi qui nous gouverne ?

M. Quinet.—Aucun. Qui se figure aujourd'hui que nos rois sont des rois, et ne voit que ce sont des fantômes, qui n'ont que le visage ? Etres fantastiques s'il en fût, qui viennent je ne sais d'où... Royautés plus chimériques que les rêves d'Hoffmann.. (Revue, 3^e série, t. 1, 367.)

L'Ecolier.—Monsieur Libri, réparez le scandale que vient de donner votre collègue.

M. Libri.—Il n'a pas assez dit. Les rois sont des tyrans. (Hist. des Math.)

L'Ecolier.—Et l'on dit que l'Université c'est l'Etat...qu'attaquer l'un, c'est attaquer l'autre ? Je n'en doute plus, en voyant le respect qu'inspirent pour lui les professeurs de l'Université ! Monsieur Quinet, sommes-nous obligés de garder les lois de notre pays ?

M. Quinet.—Non ; pour faire le procès aux poètes, il faudrait que le monde et les pouvoirs actuels fussent moins fantômes qu'eux. Or, quelle loi n'est pas traînée en ombre ? qui se figure que nos lois sont des lois ? (Revue, t. 1, 367, 3^e série.)

L'Ecolier.—Voilà pourquoi, malgré toutes les lois positives et naturelles, vous vous obstinez à vouloir garder le plus odieux monopole. Monsieur Lerminier, quelle charte faut-il adopter ?

M. Lerminier.—Il n'en faut point. Continuer celle de 1814 est une bêtise. (Revue, etc., t. 8, 223.) Donner ce que promet celle de 1830 est une injustice.

L'Ecolier.—Les rois ne sont-ils pas, sur la terre, les représentants de Dieu, dont ils tiennent la place ?

M. Nizare.—Non ; j'attaque le christianisme de ceux qui repoussent la souveraineté du peuple. (Mélange, t. 1, 209.)

M. Lerminier.—La souveraineté du peuple est éternelle ; c'est la traduction humaine de l'omnipotence de Dieu, et la plus grande idée qui puisse avoir cours sur la terre... C'est un dogme, une religion, le seul système vrai. (Revue, 3^e série, t. 1, 270, 281.)

L'Ecolier.—On trouve, messieurs, qu'il est si dangereux de parler de la souveraineté du peuple, même en comité secret... et vous le proclamez comme dogme, religion, vérité, devant des troupes d'ouvriers, de mendiants, de désœuvrés, qui ne la comprendront pas, qui l'appliqueront mal, qui en abuseront... et qui trompés par vos raisonnements, regarderont comme un devoir l'assassinat d'un roi !... Eh ! nous en avons vu passer des scélérats de cette sorte depuis quelques années. depuis que le peuple est souverain, ou plutôt depuis qu'on le lui a fait accroire !... J'invite M. le préfet de police à emprisonner de tels professeurs.

M. Cousin.—Il y a pour le dernier des Brutus, au fond de mon cœur, une invincible tendresse, et j'éprouve pour Marat la plus tendre sympathie. (Divers journaux.)

L'Ecolier.—Sire, si jamais votre majesté honore d'un regard ces quelques lignes, qu'elle daigne se rappeler, aussi bien que vos ministres et les membres de nos chambres législatives, qu'à chaque instant il peut sortir des écoles des Lerminier, des Michelet, des Libri, et de tant d'autres de nouveaux Fieschi, des Meunier, des Allaud, prêts à creuser un abîme dont le temps seul pourrait nous apprendre la profondeur !...

A continuer.

BULLETIN.

Attaques contre la religion.—Nouvelles diverses.

Une caisse de livres a été trouvée dans les rues de cette ville. Les propriétaires la retrouveront en s'adressant à notre bureau.

Pour peu qu'on y ait fait attention en lisant l'histoire, on a dû remarquer, depuis la naissance du protestantisme, mais surtout depuis celle du philosphisme des Voltaire, des Rousseau et de leurs adeptes, une telle licence, une telle indépendance et une telle insubordination dans la plupart des écrits des libéraux démagogues, que toute justice, et toute raison se trouvent détruites. Il ne reste que ce principe générateur de tout désordre et destructeur de toute sécurité : La raison du plus fort est toujours la meilleure. Sans doute que le bon Lafontaine était bien loin de croire, lorsqu'il écrivait cette ironie, qu'il viendrait un jour, et ce avant longtemps, où cette maxime anti-rationnelle, anti-chrétienne et anti-sociale serait invoquée et proclamée comme légitime et justifiable. C'est pourtant ce que nous voyons publié de nos jours, avec une certaine complaisance, et sans doute comme un effort de génie et de liberté. Pour qu'on ne nous accuse pas d'outrer les choses, nous nous contenterons de rapporter le tout petit article suivant, que nous lisons dans la semaine dernière sur un journal de cette ville, dans un extrait d'une correspondance du *Courrier des Etats-Unis*. Nos lecteurs pourront y découvrir, sans peine, toute l'iniquité que nous signalons. Voici les lignes :

« Que feront les patriotes italiens ? Les avis sont différents : les uns leur disent qu'il faut attendre, les autres qu'il faut frapper dès maintenant. Distinguons : les hommes de la *jeune Italie* ne sauraient trop attentivement étudier les proportions de leurs ressources, en nombre, en armées, en argent, les chances qu'ils ont de triompher de leurs ennemis au dehors et au dedans. Si ces chances leur paraissent suffisantes, qu'ils se lèvent, qu'ils poussent le cri de liberté et que de l'Etna jusqu'aux Tésin les descendants des plébéiens, si fiers de la Rome antique, courent aux armes et immolent leurs oppresseurs. Mais si le succès ne semble pas couronner leur entreprise, qu'ils attendent et ne répandent pas inutilement leur sang, qui sera précieux un jour. L'Europe attend, l'Europe sait que le nœud gordien de la politique sera tranché, parce qu'il ne peut être dénoué. L'Europe sait qu'une lutte à mort est engagée entre l'absolutisme et les peuples. Mais l'heure où la trêve expirera n'est pas encore sonnée, et nul ne sait quand elle sonnera. On sait seulement que cela ne peut plus beaucoup tarder. Il faut donc attendre, espérer, et se tenir prêt. »

On va sans doute nous répondre qu'il n'y a rien là qui puisse nous allarmer, que la correspondance d'où est tiré ce passage est la production d'un de ces jeunes démagogues français qui n'ont ni foi ni loi, et dont la doctrine est si révoltante, qu'elle ne peut plus faire fortune dans le siècle où nous vivons et qu'elle porte maintenant son antidote avec elle... Nous voudrions pouvoir nous répondre avec conviction : oui, c'est vrai, c'est un fantôme que nous combattons. Mais malheureusement l'avidité avec laquelle on saisit, on recueille et on choisit, dans certain coin, tout ce qu'on peut déterrer de révolutionnaire, surtout quand on a eu soin avant de faire figurer N. S. P. le Pape, Grégoire XVI, vieillard de près de quatre-vingts ans, aussi doux que vertueux, *en tyran sans grandeur*, doit nous faire assez connaître les goûts et les inclinations des compilateurs. D'ailleurs il faut se rappeler encore que ce n'est pas sans vérité que Lafontaine a dit :

Chacun a son défaut où toujours il revient,
Honte ni peur n'y remédie.

Mais examinons un instant où se trouve l'intolérance, l'inconséquence et la tyrannie. Voyons si c'est en France ou en Italie. M. le correspondant du *Courrier des Etats-Unis* s'indigne de la tyrannie du Pape. Mais remarquez qu'il n'en cite aucun trait, et avec raison, car son gouvernement est sans contredit le plus paternel qui soit au monde, et cela de l'aveu de ses ennemis mêmes. Mais nous croyons comprendre ce qui tourmente le plus M. le correspondant, c'est que le Pape fait la guerre aux doctrines impies et anti-chrétiennes ; qu'il maintient cette maudite inquisition qui vous bâillonne les écrivains athées, sceptiques et anti-catholiques ; n'est-ce pas là la tyrannie la plus infernale qu'on puisse imaginer ? Il faut pourtant convenir que cette détestable inquisition laisse à chacun le libre exercice de sa religion, qu'il y a même un quartier de la ville de Rome, voire sous les yeux du pape, entièrement abandonné aux Juifs et où ils sont non seulement tolérés avec leur culte mosaïque, mais même protégés. Il n'y a que les dogmatiseurs impies, immoraux et anti-chrétiens qui soient inquiétés et réduits au silence. Mais n'est-ce pas déjà trop pour faire courir aux armes et immoler les oppresseurs ?

Il nous semble à nous qu'il n'y a pas là de quoi tant crier à la tyrannie et à l'intolérance. Mais voyons maintenant le libéralisme, la générosité et la tolérance de notre démagogue. Savez-vous ce qui le fait pâmer de joie et de délire, et où il trouve le comble de l'indépendance et de la liberté ?